

DEUXIEME CONCERT WIENER - DOUCET

La nature des musiques qu'on entendait, et peut-être la plaisante désinvolture de M. Doucet, ont mis, ce soir, quelque dissipation dans la salle. Le seul recueillement obtenu fut en faveur du Concerto en la de J.-S. Bach que public et interprètes considérèrent avec sérieux. Les jeux de volumes équilibrés aux deux claviers, les phrases incisives du piano de Wiener sur l'orchestration perlée de son partenaire aboutissent à une multiplicité étoffée qui sonne confortablement.

Avec la fantaisie de J. Strauss, le laisser-aller s'accusa. Ce genre fait un peu dévier la spécialité des duettistes à qui convient infiniment mieux le jazz, la paraphrase et la présentation accommodée du jazz.

Ce que je veux redire et que le public ne semble pas toujours percevoir, c'est que MM. Wiener et Doucet font œuvre de compositeurs, en tout cas d'adaptateurs originaux. Ce qu'ils font des thèmes nègres, des mélodies ou des danses américaines ressemble singulièrement aux pratiques de nombreux compositeurs d'autrefois écrivant variations et développements pour le compte de quelque grand créateur que la consécration du temps devait rendre classique... Avec la différence qu'en ce temps-là c'était l'adaptateur qui jouait le rôle de « nègre », tandis qu'aujourd'hui la célébrité est pour les adaptateurs.

En somme, ce que signifient ces flots sonores qui nous ravissent ou au moins nous amusent, c'est le rythme vrai de notre temps, de l'allure actuelle de la vitalité, le tempo de nos heures.

Quand on considère l'histoire de la rythmique, on s'aperçoit qu'elle devint, à l'époque moderne, d'une indigence plate, si l'on songe à son rôle antique.

Le rythme, sève commune de la danse, de la poésie et de la musique, allait s'appauvrissant, jusqu'à la consommation... quand, de l'autre bord de l'Atlantique, arriva le jazz. Qu'en n'ait pas commettre, une fois de plus, l'erreur de penser que nous avons été sauvés par l'Amérique. Cette Amérique-là n'y est d'ailleurs pas pour grand'chose.

Le « folk-lore » d'outre-Atlantique s'est élevé en chants naïfs. La merveille n'est pas qu'il ait chanté... mais que nos musiciens l'aient entendu. Un vent nouveau soufflait de là-bas, qui nous porta ses chœurs sonores, des syncopes et des neuvièmes par bouffées.

Que nos artistes aient respiré cet air-là, que l'écriture des Ravel, des Milhaud en ait été tonifiée, que Wiener et Doucet, se soient fait spécialistes d'un genre qui convient à leur tempérament, c'est ce dont il faut louer le sort.

Pour nous, désormais, le souvenir de ces deux soirées ajoutera une réalité joyeuse aux échos que la phonographie dispense universellement. (Et ici, je supplie celui de nos typos qui a trop d'initiative de ne pas me faire écrire photographié.)

Lucienne JEAN-DARROUY.